Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.
Pour Paris :
Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an. . . . . 5 »
On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :
Trois mois. . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »
On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

12e Numéro. — 29 Avril 1849.

MM. les Abonnés du journal LA POLOGNE *sont prévenus que les nouveaux abonnements de trimestre, de semestre ou d'année, courent à partir du 13e numéro.*

La presse française dans les questions slaves.

Il y a un an à peine, le slavisme ne comptait encore en France que comme une question de science et de littérature, et malgré les travaux sérieux publiés à Paris depuis 1842, par un très petit nombre d'écrivains français ou polonais, le gouvernement et le journalisme proprement dit s'obstinaient à reléguer le mouvement slave parmi les théories spéculatives, sans portée pratique.

La distinction des partis n'établissait à cet égard aucune différence entre les opinions. Bien que le parti démocratique se montrât fort soucieux des intérêts de nationalité, il n'avait aucune notion des immenses services que le slavisme pouvait rendre un jour aux nationalités. Son attention était fixée d'un côté sur l'Italie, de l'autre sur la Pologne, ces deux grandes victimes de la conquête; mais il ne comprenait point, ce que les événements viennent de démontrer cruellement, que l'Italie avait par elle-même peu de chances d'émancipation tant que les Slaves autrichiens ne lui prêteraient point leur concours; ils ne se doutaient pas que la Pologne ellemême, quelque belliqueuse et grande qu'elle soit dans les combats, avait besoin, pour rentrer en ligne contre ses redoutables vainqueurs, de cette même coopération fraternelle des peuples slaves de l'Autriche et de la Turquie.

Ainsi ceux-là même qui détestaient le plus les traités de 1815, et qui avaient à cœur de les voir déchirés, ceux-là qui pressentaient la nécessité d'une reconstruction générale de l'Europe sur le principe de la nationalité, semblaient, tout de même que les conservateurs les plus endurcis, avoir étudié l'ethnographie dans les traités de 1815 : ils n'apercevaient rien en dehors.

Il y avait cependant justement entre cette Pologne et cette Italie qui en sont comme les deux pôles, il y avait un monde entier de peuples, tous luttant contre un même genre de mort, celle qu'apporte la domination étrangère. Il y avait des Illyriens, des Croates, des Serbes, des Tchekhs, tous de langue slave; et au milieu d'eux, des Maghyars et des Valaques qui, soumis au même sort, devaient former les mêmes vœux.

Aussi, à la suite des événements de février, lorsque la révolution de Vienne vint révéler l'agitation qui régnait chez les Slaves de Croatie, de Bohême et de Pologne, on commença à comprendre qu'il y avait autre chose que de la fantaisie dans les théories des slavistes. Par malheur, le *Gouvernement provisoire*, fort occupé au dedans, et dès son origine fort attentif à ne point se créer de difficultés au dehors, mal renseigné, et craignant de l'être mieux, prit en présence de la question des nationalités en général l'attitude la plus singulière. Pendant que le manifeste de M. de Lamartine encourageait les peuples dans leurs tentatives d'émancipation, sa diplomatie improvisée, ses agents officiels et ses agents secrets, rivalisant de légèreté et d'ignorance, travaillaient à Berlin et à Vienne à entraver le mouvement des Slaves de Pozen et de Hongrie. La presse française était encore trop peu au courant de ces questions pour suppléer à l'incapacité et remédier au mauvais vouloir des diplomates du *Gouvernement pro-*

visoire, légitimistes de la veille, républicains du lendemain comme M. de Circourt, ou bien républicains de la veille, légitimistes du lendemain comme M. Charles Didier.

Force fut donc d'attendre que les événements eussent parlé, et leur enseignement ne se fit point attendre.

De Pozen et de Cracovie jusqu'à Agram et à Raguse, l'esprit slave était en fermentation; et l'Autriche, menacée à la fois par l'Italie, les Maghyars et les Slaves, désespérant de son salut si le slavisme ne lui accordait point son appui, fut contrainte de faire alliance avec les Croates et les Tchekhs, dont elle subissait alors les conditions.

L'état de cet empire préoccupait vivement l'attention, et sans souhaiter entièrement sa ruine, dont la Russie eût seule pu profiter, personne ne désirait, à vrai dire, le raffermissement de l'Autriche. Elle était impopulaire, comme l'incarnation elle-même de tous les principes de liberté et de nationalité mis à l'ordre du jour par toute l'Europe. Les Slaves eurent grandement à souffrir dans la presse française de cette impopularité de leur alliée. On ne concevait point le contrat qui s'était signé ainsi entre les conquérants et les opprimés; on ne découvrait dans la conduite des Tchekhs et des Croates qu'une vieille habitude d'obéissance, et les témoignages d'une fidélité que l'opinion libérale taxait de servile, tandis que les partisans du passé la célébraient comme un merveilleux instrument de réaction. Ceux-ci se trompaient tout autant que ceux-là; mais le préjugé, habilement corroboré par les admirateurs du maghyarisme, a fini par se consolider; et l'opinion en France s'est partagée dès lors en libéraux ennemis des Slaves, parce qu'ils combattaient avec l'Autriche, et en conservateurs partisans des Slaves, parce qu'ils défendaient l'Autriche. C'est ainsi que la *Réforme*, le *National* et tous les journaux de cette nuance avaient pris à tâche de nous montrer dans les Croates des satellites du pouvoir absolu, des barbares, des cannibales capables d'atrocités fabuleuses, ne respirant que le meurtre et le pillage; tandis que d'autre part on portait aux nues le dévouement de l'armée slave pour l'ordre, pour le gouvernement établi, dans un langage qui, sans être bien clair, semblait dire: Que n'avons-nous des Croates pour rétablir aussi une bonne fois l'ordre chez nous! Tel était le sentiment de l'*Assemblée nationale*, de l'*Union*, de la *Gazette de France*. Le *Journal des Débats* avait seul, dans la presse quotidienne, discerné le véritable caractère de l'alliance des Slaves avec l'Autriche; il avait bien remarqué que cette alliance n'était que conditionnelle, diplomatique et de circonstance; il avait pleinement senti que les Slaves embrassaient la cause de l'empereur d'Autriche, non point par amour d'une dynastie ni par goût pour le joug allemand, mais par intérêt de nationalité et d'avenir; en un mot, qu'ils ne voulaient pas détruire l'Autriche parce qu'ils ambitionnaient de la gouverner. Cette pensée est aujourd'hui mieux comprise, bien qu'elle ne soit pas encore arrivée à un très haut degré de clarté. Toutefois, l'on est encore bien loin d'apprécier suffisamment le rôle que les populations slaves de l'Autriche, de la Turquie et de la Pologne sont appelées à jouer dans la question aujourd'hui posée du renouvellement de l'Europe sur des bases nationales. On est encore beaucoup plus loin de comprendre tout ce que les Slaves peuvent apporter d'idées, de sentiment et de vertus nouvelles dans le progrès de la civilisation. On ignore entièrement avec quelle profondeur de sentiment et de philosophie ils envisagent la religion, la démocratie et toutes les grandes questions qui tourmentent aujourd'hui les intelligences. Nous suivrons à cet égard avec assiduité le mouvement de l'opinion et de la presse française, en essayant de la bien renseigner sur ces graves intérêts, et dans le but d'apprendre en même temps à nos amis des pays slaves ce que pense sur leurs affaires et sur leur avenir cette France dont ils désirent avec tant d'ardeur l'approbation et l'appui.

X....

De l'attitude de l'Autriche entre l'Allemagne, les Hongrois et les Russes.

L'Europe entière est dans l'attente des nouveaux destins qui se préparent en ce moment pour elle sur les bords du Danube. Si Bem et Dembinski triomphent, l'émancipation des nationalités deviendra un fait accompli auquel la diplomatie se soumettra. Si, au contraire, l'armée russe, appelée par la cour d'Ollmütz à son aide, réussit à étouffer le mouvement polono-hongrois, la réaction déchaînée ne s'arrêtera pas à Pesth, à Vienne et à Rome, mais elle viendra rétablir jusque dans Paris l'ordre de 1815.

Pour avoir idée de ce que sera cette réaction, il suffit de constater brièvement ce qu'elle fait en ce moment, où elle n'est pas encore sûre de vaincre. En remplacement de Windischgrætz rappelé à Ollmütz, c'est le général Welden qu'on vient de choisir pour médiateur entre l'empire et la Hongrie. Or, en sa qualité de commandant de la place de Vienne, Welden y soutient depuis plusieurs mois un terrorisme impossible à décrire. C'est par des fusillades de chaque jour qu'il parvient à se faire obéir. Sur le moindre soupçon de tendances démocratiques, les citoyens viennois se voient arrachés à leurs familles, à leurs enfants, et envoyés comme recrues à l'armée; ou bien si l'on a découvert chez eux des armes, un peloton de soldats les mène dans les fossés autour du *Neuthor*, où, sans aucune forme de procès, Welden les fait fusiller par grâce, au lieu de les pendre. Tel est l'homme que l'on vient d'investir de la dictature militaire en Autriche. Welden marche contre Dembinski avec un renfort de troupes fraîches tirées de Bohême et de Galicie. C'est toujours, comme on le voit, la chair à canon slave qui alimente l'armée impériale.

Pourtant cette Autriche agonisante, qui ne se soutient plus depuis si longtemps qu'à l'aide des bras slaves, que fait-elle pour ses défenseurs? Il n'est pas jusqu'au congrès allemand de Francfort qui ne se montre plus favorable à la cause slave que l'Autriche. Le paragraphe de sa constitution décidant qu'aucun pays de langue non alle-

mande ne pourra former un même état avec des pays allemands, n'a été rejeté qu'à une majorité d'une seule voix (266 contre 265). Par conséquent, il n'a manqué qu'une voix pour que la Bohême, la Galicie, la Hongrie fussent reconnues à Francfort comme séparées de l'Autriche. Avec quelles armes le cabinet autrichien espérait-il combattre ces démonstrations inattendues de la démocratie allemande en faveur des Slaves? Précisément avec l'aide des Slaves eux-mêmes. C'était en les envoyant siéger comme députés à Francfort que la machiavélique Autriche comptait d'un côté accaparer pour elle-même la prépondérance sur tout le corps germanique, et, d'un autre côté, achever de germaniser les Slaves, en s'appuyant contre eux de son alliance avec l'Allemagne, et en les forçant de se servir de plus en plus, pour leur vie politique, de la langue et des idées allemandes.

C'est pourquoi le cabinet d'Ollmütz avait, en mars dernier, ordonné dans toutes ses provinces de nouvelles élections pour le parlement fédéral d'Allemagne. L'illégalité de ces élections en pays slave était criante. Sur deux ou trois cents électeurs, il en venait, dit la *Gazette slave du Sud*, sept ou huit, afin de nommer le candidat ministériel; et armé de son ridicule mandat, le représentant inconnu d'un district de 50,000 âmes s'en allait en hâte à Francfort parler au nom de sa province en faveur des Habsbourg. Se croyant à l'abri derrière ces indignes menées, le cabinet d'Ollmütz intriguait à la fois avec les princes d'Allemagne pour refouler de chez eux l'influence de la Prusse, et avec les généraux réactionnaires pour étouffer par la force le parti démocratique. Ce double complot, habilement conduit, aurait fini par réussir, si, dans son inconcevable mépris pour l'opinion publique, l'Autriche n'avait appelé les Russes contre ses propres sujets. Il fallait l'injure de cette coalition austro-moscovite pour stimuler enfin l'apathie tudesque. Le dégoût excité par cette alliance dans toute l'Allemagne a décidé le congrès de Francfort à se jeter sans retour aux bras de la Prusse, et à offrir la couronne impériale d'Allemagne au roi Frédéric-Guillaume. La députation chargée d'aller négocier à Berlin l'acceptation du roi de Prusse a reçu pour réponse positive que le monarque accepterait, dès que la majorité des princes allemands aurait ratifié son élection, mais qu'il passerait outre sur le refus de l'Autriche.

Telle a été la récompense de toutes les intrigues de la cour d'Ollmütz, qui se trouve aujourd'hui honteusement obligée de rappeler ses représentants du parlement germanique. Tandis qu'elle se trouve ainsi éconduite à Berlin comme à Francfort, et qu'elle proteste en vain contre l'élection du roi de Prusse et contre le nouveau système fédératif allemand, les insurgés de la Hongrie s'approchent chaque jour davantage de leur but. Dembinski, Klapka et Georgey, après avoir tourné Pesth, menacent Vienne de plus en plus, et répandent en même temps leurs nuées de *honved* sur les provinces du sud, dans le but apparent d'entraîner à l'insurrection les Serbes et les Croates jusqu'à l'Adriatique, où ils pourront se lier avec les Italiens, et couper toute retraite à Radetzki. De son côté, Bem ne néglige rien pour s'assurer la neutralité de la Serbie. Le cabinet de Belgrade, disposé à protéger à tout prix les Serbes de Hongrie, ne se montre plus aussi disposé que naguère à unir son drapeau au drapeau noir et jaune. Il trouve que l'alliance des Maghyars ne serait en aucun cas pire que celle des Autrichiens, que peut-être même elle vaudrait mieux; et il négocie prudemment avec les deux camps opposés les conditions de son concours.

Des dispositions analogues se remarquent chez les Croates. Désabusés par la *charte-oukase*, décidés à défendre leurs foyers à la fois contre l'invasion des Maghyars et contre celle des *Schvabi*, ils attendent, pour opter entre l'un ou l'autre des deux partis belligérants, que la victoire ait fixé leur choix. La Bohême elle-même, jusqu'à ce jour si aveuglément dévouée, apparaît tellement ébranlée dans sa fidélité, qu'on regarde comme infaillibles de nouvelles barricades à Prague, si l'armée polono-hongroise continue de remporter des triomphes. Enfin, tout ce que la Galicie renferme encore d'hommes en état de quitter leurs foyers s'organise en secret et se porte par bandes vers les Karpathes pour y demander des armes à leurs voisins et amis de la Hongrie.

Jamais, depuis qu'elle existe, l'Autriche n'a paru si près de sa ruine qu'en ce moment. La réprobation qui pèse sur elle, principalement depuis 1846, a peu à peu gagné toute l'Europe libérale. Répudiée par l'Allemagne, détestée par les Slaves qui ne la soutiennent encore à demi que par crainte du maghyarisme et de la Russie, l'Autriche n'a plus pour appui que les despotes et leurs satellites. Elle sent que son union avec la Russie est sa dernière ancre de salut; c'est pourquoi aucun sacrifice ne l'effraie pour conserver cette alliance. Le bruit qui court de la cession à l'empire russe d'une moitié de la Galicie, et des districts ruthéniens de la Hongrie, comme dédommagement des frais d'intervention, n'est que trop vraisemblable. L'Autriche accepterait même son démembrement, s'il le fallait, plutôt que de renoncer à son machiavélisme héréditaire. Fondée sur un *statu quo* inflexible, le progrès est pour elle une question de vie ou de mort. Il faut qu'elle pousse la contre-révolution jusqu'à ses dernières limites, ou qu'elle succombe enfin sous l'indignation des peuples.

Des progrès de la ligue italo-slave.

La société de l'alliance italo-slave de Turin, dont nous avons déjà analysé le manifeste aux peuples slaves dans un de nos derniers numéros, nous écrit de nouveau par la plume d'un de ses secrétaires, une lettre dont nous citerons les passages suivants:

« Monsieur le Rédacteur,

» Vous avez sans doute appris que les journalistes de Prague, Polz, Vavra, Arnold, Sabina et Liblinski viennent d'être incarcérés pour avoir simplement reproduit notre adresse dans leurs colonnes. Notre société ne manquera pas de contribuer pour sa part au remboursement de l'amende à laquelle ces messieurs

vont être probablement condamnés. Je vous avoue que ces persécutions intentées à nos frères Tchekhs pour leur sympathie envers les Italiens nous remplissent ici du même sentiment de reconnaissance pour la bonté divine, dont étaient remplis les premiers chrétiens à la vue des tortures endurées par leurs frères pour la cause de l'Évangile. L'indépendance des nationalités, et l'émancipation à la fois de l'Italie et de la grande famille slave du triple joug de l'Autriche, de l'Allemagne et de la Russie, sont destinées à offrir la preuve la plus éclatante de cet amour fraternel que prêcha du haut de sa croix le sauveur du genre humain.

» Vous savez que nos chambres piémontaises ont voté dans leur adresse au roi un paragraphe spécial, pour recommander à notre gouvernement l'alliance avec les Slaves. Le discours prononcé dans cette circonstance par le député Valerio a traité le sujet d'une façon si convaincante pour ses collègues, que le paragraphe a passé à l'unanimité. Ce vote unanime prouve combien est populaire en Italie la pensée de l'alliance italo-slave. La société qui s'est constituée à Turin dans le but de propager cette alliance n'est pour ainsi dire que le produit spontané de ce vote. Elle a eu pour premiers fondateurs les députés mêmes qui en avaient soutenu et fait accepter le principe à la tribune de la chambre. Étrangère aux factions politiques, ayant pour unique but l'indépendance des Italiens et des Slaves, notre société ne peut manquer de s'étendre bientôt dans toute l'Italie. Malgré le désastre de Novare, les Italiens ne cesseront pas cependant d'être Italiens, c'est-à-dire de désirer l'indépendance et la prospérité de leur pays. Or, une trop longue expérience leur a prouvé qu'ils ne sauraient obtenir ces deux points sans le concours des Slaves.

» Loin de ravaler le caractère des Italiens, la catastrophe de Novare n'a fait qu'exalter encore leur besoin de résistance, et les pousser par le désespoir aux résolutions héroïques. Cette malheureuse bataille ne peut autoriser personne à mettre en doute le courage des Italiens. Ils avaient été désorganisés avant et durant l'action par l'esprit d'anarchie. A Novare, ils ne se sont pas battus. Quand la discipline renaîtra dans leurs rangs, ils redeviendront ce qu'ils ont été pendant des siècles : leur passé nous répond de leur avenir.

» En remettant définitivement sous le joug la Lombardie et la Vénétie, Radetzki procurerait à l'Autriche une armée de 60,000 hommes, qu'elle enverrait en Bohême, en Galicie, en Croatie contre les Slaves. D'un autre côté, l'Italie offrirait au cabinet de Vienne un moyen de contenir plus facilement les troupes slaves en les séquestrant au milieu d'un pays étranger, loin de leurs foyers et de leurs compatriotes. Si les Italiens eussent été vainqueurs à Novare, les Slaves d'Autriche auraient pu sans grande peine, et par le seul ascendant du régime constitutionnel, quelque restreint qu'il fût, obtenir la prépondérance politique dans l'empire des Habsbourg. Au contraire les Italiens vaincus pourront devenir entre les mains de Radetzki ou de ses pareils un puissant instrument d'oppression contre les Tchekhs, les Polonais, les Croates et les Serbes.

» C'est le sentiment profond de cette solidarité politique entre l'Italie et les pays slaves qui a motivé la formation à Turin de la Société de l'alliance italo-slave, le vote de la chambre relatif à cette alliance, et la nomination d'un général polonais, Chrzanowski, comme commandant de l'armée destinée à combattre ou plutôt à entraîner dans l'insurrection les Croates de Radetzki. Ces trois faits, liés l'un à l'autre par une logique rigoureuse, étaient destinés à se prêter mutuellement appui. Si le résultat a trompé si cruellement notre attente à tous, il n'en faut accuser que la fortune toujours aveugle dans ses faveurs. — C'est la catastrophe de Novare qui m'oblige, Monsieur, de recourir à la voie de votre journal pour faire connaître aux peuples slaves que la Société de l'alliance italo-slave s'est vue obligée d'ajourner la publication de son journal, dont elle avait décidé de me confier la rédaction. Mais cet ajournement ne change rien à nos tendances; car les Italiens sentent aujourd'hui plus vivement que jamais et le désir d'indépendance, et le besoin, pour la reconquérir, d'une lutte à frais communs avec les Slaves. »

DUCHYNSKI DE KIOEV.

En même temps que cette lettre nous arrive de Turin, une autre nous parvient de Venise. Elle est écrite par un membre de la *Société slave de Paris*, le célèbre Dalmate, Nicolas Tommaseo, qui nous demande notre concours à l'œuvre d'une Société et d'un journal nouveau, fondés l'un et l'autre à Venise le 22 mars dernier, sous le titre *la Fratellanza de' popoli*. Cette société de la *fraternité des peuples* prouve que Venise aussi entre dans la voie nouvelle des fédérations nationales. Nous ne pouvons qu'applaudir au programme qu'elle nous envoie. C'est principalement aux Slaves qu'elle s'adresse ; c'est leur cœur qu'elle veut conquérir par un échange de services réels. Elle se propose d'éviter tout ce qui la ferait ressembler à une conspiration ou à une société secrète. Elle veut provoquer dans toute l'Italie, à l'étranger et *notamment dans les pays slaves*, la formation de sociétés analogues à la sienne. Elle ne s'arrogera sur aucune d'elles la moindre prédominance, ne réclamant de toutes qu'une correspondance fraternelle. Les souscripteurs étrangers pourront signer des pseudonymes. Toute offrande envoyée à la Société sera inscrite dans ses archives, et il en sera rendu un compte public. Les affaires sociales seront gérées par trois consuls, sous la surveillance d'un bureau de six membres, tous élus pour six mois à la majorité des voix.

Le journal que cette Société publie sous son nom succède au *Précurseur vénitien* et paraît deux fois par semaine. Nous lisons dans le premier numéro une lettre remarquable de Tommaseo, où ce Slave italien indique de la manière suivante le but du journal qu'il vient d'établir. :

« La fraternité des peuples ne pourra jamais se réaliser par l'intermédiaire des rois, qui ne s'entr'appellent *cousins* que par pure politesse. C'est aux peuples à briser eux-mêmes les barrières de préjugés et de haine qu'on s'efforce d'élever entre eux. C'est pour cela que nous aussi nous travaillons à nous entendre avec les Slaves d'Autriche et du Danube, et à leur faire sentir tous les dangers dont les menacent leurs protecteurs officiels de Vienne et de Pétersbourg. .... Nos efforts pour concilier l'intérêt slave avec l'intérêt italien ne nous feront pas non plus négliger ce grand peuple d'origine latine, établi en Moldavie, Valachie et Transylvanie, où il semble que Dieu l'ait placé pour mieux prouver aux nations que leurs relations futures ne peuvent pas se régler uniquement d'après les liens du sang, mais qu'elles doivent se fonder sur des liens bien plus moraux, bien plus sacrés que ceux d'une parenté charnelle...

» Renonçant à toute tendance exclusive, attentifs aux intentions plutôt qu'à la forme des gouvernements, nous signalerons le bien à l'approbation des hommes, sans pour cela dénoncer le mal à l'exécration publique. Nous prononcerons le *oui*, qui est comme le symbole de la langue italienne, laissant le *non* aux obstinés et aux tyrans... Le principe de la fraternité internationale pourra seul combler l'abîme d'antipathies qui sépare les protestants des catholiques, et les chrétiens de rite grec des chrétien de rite latin... Nous porterons donc nos regards plus loin que l'étroit horizon de cet orgueilleux Occident concentré dans l'admiration de lui-même. Notre coup d'œil embrassera tout le vaste firmament oriental avec lequel Venise est familière depuis des siècles, et de la contemplation duquel elle semble avoir tiré la gravité de ses pensées et l'énergique persistance de ses sentiments civiques. »

Sans ajouter à ce programme aucune réflexion, nous déclarons que c'est avec la satisfaction la plus vive que la *Société slave de Paris* répond aux deux Sociétés slavo philes de Venise et de Turin, pour les assurer de son bon vouloir, et leur promettre concours et correspondance en tout ce qui lui sera possible.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)